D'OR ET D'ARGENT, RELIQUES ET TRÉSORS ENTRE FLANDRE ET CHAMPAGNE[1]

«AMBULATE, SANCTI DEI, AD LOCUM DESTINATUM QUI VOBIS PARATUM EST»

Philippe George

Ci-dessus
Croix-reliquaire de la Vraie Croix (détail)
Artois ou Flandre (?), vers 1210-1220
Lille, palais des Beaux-Arts
Voir cat. 112

Fig. 9
Maître de saint Gilles (connu de 1490 à 1520),
La Messe de saint Gilles (détail), vers 1500
Londres, The National Gallery

25/02/13 10:13

À la mémoire de Madame Nicole Hany-Longuespé († 2011), ardente défenderesse du trésor de la cathédrale de Troyes.

« Objets », « souvenirs », « mémoire » : ces belles appositions à « reliques des saints » reflètent les préoccupations de l'historien, de l'archéologue et de l'historien de l'art : une moisson abondante d'informations en résulte. L'inventaire général des échanges culturels et religieux, la circulation des hommes, des biens et des idées, et l'hagiologie *lato sensu* offrent un champ historique en pleine redécouverte. Reliques, œuvres d'art religieux et manuscrits hagiographiques ont voyagé et leurs interactions permettent des rapprochements souvent féconds et enrichissants pour la compréhension du monde médiéval. Une friche intellectuelle se révèle : les routes de la foi et de l'art sont sans cesse redessinées.

Baudri de Bourgueil (v. 1045-1046 – 1130) écrivait : « Tout matériau qui n'est pas mis en valeur par le travail d'un polisseur est de moindre prix aux yeux de qui le regarde. Car l'or et l'argent, l'ivoire et le bois, le marbre et toutes sortes de pierres, si un travail de sculpture et de polissage ne les agrémente pas, restent évidemment égaux à eux-mêmes, mais si un polisseur y a mis la dernière main, de précieux qu'ils étaient, ils deviennent plus précieux encore. De la même façon, toute *Vie* de saint notoire, si elle ne fait pas l'objet d'une lecture agréable à l'oreille, perd de sa valeur, et si un style élégant ne lui a pas donné des couleurs, sa notoriété dépérit[2]. » Les œuvres d'art sont comme les Vies de saints et à l'image de leurs cultes : chaque époque connaît un renouveau. « L'art prime l'or et les pierres précieuses » a fait inscrire Henri de Blois (v. 1096 ou v. 1100 – 1171), tout pétri de traditions littéraires, sur un émail mosan à son effigie. Dans tous ces trésors d'orfèvrerie, c'est la relique elle-même qui est la plus chère aux yeux de l'homme du Moyen Âge. La sainteté est productive : par sa mort violente, un autre grand ecclésiastique anglais contemporain, Thomas de Canterbury (1117-1170), engendra un culte extraordinaire, un modèle du genre, qui commence avec ses ornements liturgiques, dispersés sur l'itinéraire de ses voyages et devenus reliques historiques, jusqu'aux nombreuses châsses limousines, dont l'iconographie commémore le retentissant meurtre dans la cathédrale.

L'histoire polymorphe des reliques, leur utilisation, voire leur exploitation abusive, démontrent l'importance de ces objets sacrés, véritables médias séculaires. Leur insertion au sein d'un trésor d'église leur assure la conservation indispensable, mais l'intérêt qu'ils suscitent n'est souvent plus qu'un lointain écho du Moyen Âge chrétien. Dans certains cas pourtant, le tréfonds humain ressurgit et ressuscite la puissante attraction envers les plus minimes parcelles corporelles et l'attirance irréfragable envers ces téguments, fussent-ils de valeur ou non, tous englobés dans une sainteté si commode, germe de vie et espérance dans l'au-delà. Le trésor d'église devient la mémoire et la conscience historique et artistique d'une communauté, d'une ville ou d'une région. Il en conserve les reliques des saints comme principaux vestiges, mais aussi une multitude d'objets des plus variés, précieuse collection à la fois spirituelle et matérielle, annonciatrice du musée, conservatoire privilégié de l'art. La preuve *a contrario* est donnée en 1553 quand Charles Quint démolit la cathédrale de Thérouanne et déplace ses reliques à Saint-Omer, réussissant à la fois à détruire l'identité de la ville et à rehausser le prestige d'une autre. Le coup a marché. Déjà en 1466, après le sac de Dinant, Charles le Téméraire avait déplacé à quelques kilomètres, dans la ville de Bouvignes-sur-Meuse, la châsse du saint patron dinantais, l'évêque Perpète, et le trésor ne fut restitué aux turbulents Dinantais qu'en 1476, après de nombreuses démarches. Les villes sont attachées à leur trésor.

Sur l'espace géocultuel et chronologique qui nous occupe, entre Flandre et Champagne de 1150 à 1250, deux phénomènes hagiologiques significatifs peuvent être observés. Tout d'abord, en cette renaissance du XIIe siècle, les cultes locaux sont réorganisés et revisités : les anciens saints, martyrs, fondateurs ou gloires du terroir, trouvent de nouvelles demeures, de nouveaux reliquaires. Bien sûr le phénomène s'inscrit dans la continuité, depuis l'exhumation du corps – le *corpus integrum* à la base de la dévotion – jusqu'aux premiers reliquaires attestés. Mais ce qui est signifiant pour l'époque, c'est la multiplication des translations, d'une châsse à l'autre, et la reconnaissance additionnelle de sainteté. Ce

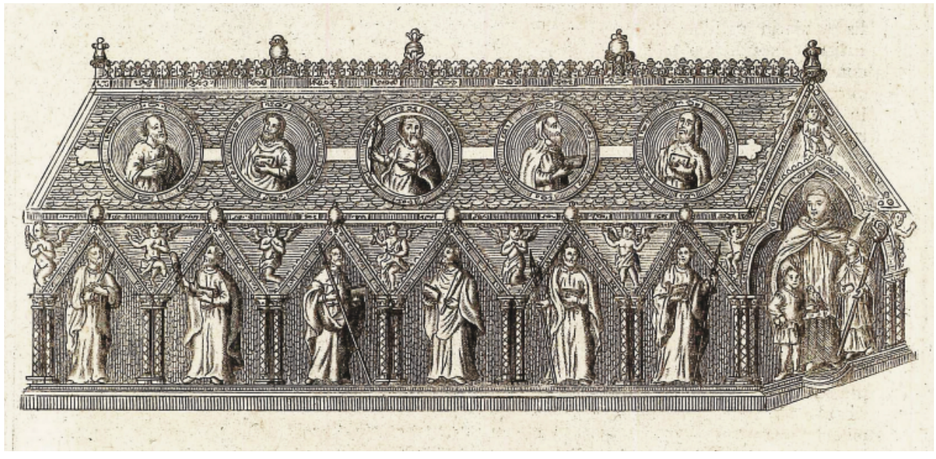

Fig. 10
Châsse de saint Vincent de Soignies
AASS, t. I, 1719, p. 373

n'est pas sans raison que l'art mosan, dont l'orfèvrerie est le domaine d'excellence, est dans son âge d'or[3]. Autour des années 1150-1170 se déroulèrent de très nombreuses cérémonies solennelles d'élévations de reliques. Ce ne fut qu'un début, car la gothicisation des œuvres d'art suivrait. Comme l'écrit le rédacteur d'une charte de 1130 en faveur du prieuré du Neufmoustier à Huy, les gens aiment la nouveauté : « […] plebs rerum gaudens mutatione vetera odit nova desirat[4]. »

Beaucoup d'œuvres ont été sinistrées, telle à Reims « la châsse d'argent à figures en relief » de saint Nicaise (av. 1213)[5], et que dire des reliquaires de saint Géry à Cambrai (v. 1245) ou, pour saint Vincent de Soignies, de sa châsse (art mosan, v. 1245) et du reliquaire de son chef (v. 1250 ?), désormais seulement visibles en gravures dans les *Acta Sanctorum*[6] (fig. 10) ? Ce dernier saint est au centre d'un réseau familial en Hainaut, à l'origine d'une série de fondations religieuses. Des reliques historiques ont parfois eu plus de chance ; elles complètent le tableau sacré : les crosses d'Aldegonde à Maubeuge (cat. 119), de Vincent à Soignies (cat. 120), et tous les souvenirs précieusement sauvegardés de Waudru à Mons. Des reliques de Madelberte, autre sainte hainuyère, ont-elles été offertes à la cathédrale de Liège pour concrétiser l'inféodation du comté de Hainaut à l'Église de Liège en 1071 ? Il faut en tout cas attendre le chroniqueur Gilles d'Orval, au milieu du XIIIe siècle, pour la première mention de Madelberte à Liège, associée à Théodard, dans l'humiliation des reliques faite à la suite du sac de Liège par le duc de Brabant, le tout précédant la fameuse bataille de Steppes de 1213, le « Bouvines liégeois ». Succession et remplacement des châsses sont partout observés : pour saint Feuillen à Fosses, pour saint Berthuin à Malonnes, pour saint Domitien et saint Mengold à Huy, pour saint Remacle à Stavelot (fig. 12), pour saint Lambert à Liège… Les causes se répètent au fil de l'histoire : mode et mise au goût du jour, incendies, pillages, guerres de religion, et, *in fine*, la Révolution.

Le culte marial reste vivace. Il se manifeste aussi par des reliques insignes. Apparaissant à deux jongleurs d'Arras, la Vierge leur confie la Sainte Chandelle (cat. 125), un cierge miraculeux qui, par le mélange de sa cire à de l'eau, permet de fabriquer une boisson pour guérir le « mal des ardents », gangrène des membres, que l'on sait aujourd'hui

001_208_Flandre.indd 30-31 25/02/13 10:13

Fig. 11
Scène d'inventaire et de transfert des reliques de saint Benoît, Saint-Benoît-sur-Loire, tympan Nord

provoquée par l'ergot de seigle, qui affectait très fortement Arras en 1105. La comtesse Marguerite de Flandre offre un reliquaire en argent niellé et filigrané reprenant la forme du saint cierge (v. 1220-1240) et décide la construction, sur la place du Marché, d'une chapelle d'une hauteur de près de trente mètres, elle aussi en forme de cierge. Confrérie et procession en mai entretiennent le culte qui suscite un important pèlerinage.

Le deuxième phénomène observé sur notre aire de recherches est l'apport de nouvelles reliques à la suite de la quatrième croisade en 1204. Les croisades drainent une multitude de reliques vers leurs régions d'origine ; la participation des gens du Nord est massive, du mythique Godefroi de Bouillon à Thibaut de Champagne. Le sac de Constantinople du 12 avril 1204 est le moment le plus fort. L'énumération des lieux de dépôt des reliques constantinopolitaines est impressionnante. Outre les reliques dominicales de toutes sortes, avec bien sûr une prééminence pour la Vraie Croix, au hasard on peut énumérer le corps de saint Agapit à Liessies, le corps de sainte Hélène d'Athyra à Troyes, les chefs de saint Étienne, de saint Jean, de saint Thomas à Soissons, des fragments des chefs des saints Minas, saint Marc, saint Domistre à Clairvaux…, ou des reliques historiques comme un morceau de la croix de saint André à Reims. Lors du sac, le chanoine picard Walon de Sarton découvre, caché dans les ruines d'un vieux palais, un grand plat d'argent avec le chef de saint Jean-Baptiste. En 1665, Charles Du Cange note : « Un auteur de ce temps écrit qu'encore à présent auprès du Serrail du Grand Seigneur, & de l'Église de Sainte-Sophie, on voit dans le mur le lieu d'où le Chef de Saint Iean Baptiste fut tiré par Walon, lequel endroit on dit suer et distiller du sang tous les ans la nuit de la feste du Saint iusques au Soleil levant, & que prés de là il y a un puits où les Turcs puisent de l'eau, dont ils se servent dans leurs maladies, & que plusieurs en guerissent par la Foy[7].» La relique serait arrivée à Amiens le 17 décembre 1206 : elle suscita un pèlerinage renommé. Ces nouvelles reliques vont déchaîner la création artistique – et bien sûr de nouveaux reliquaires – mais aussi tous les aménagements liturgiques nécessités par la fréquentation accrue de pèlerins.

Anciens et nouveaux cultes se rejoignent dans une émulation providentielle pour l'art. Le retable de Stavelot raconte l'histoire de Remacle, l'abbé fondateur, les vitraux de Troyes celle d'Hélène d'Athyra, les châsses mosanes parfois l'histoire du saint, comme le luxueux décor de la chapelle funéraire des saints Trudon et Eucher de l'abbatiale de Saint-Trond[8]. La rivalité joua sûrement entre prélats ou laïcs pour posséder une belle croix-reliquaire. Les techniques d'orfèvrerie les rapprochent parfois : les filigranes pour les croix de Blanchefosse, de Laon et la couronne de Namur[9], les estampages pour les croix du trésor de Liège et de Beveren-lez-Roulers, et ces émaux mosans disséminés aujourd'hui un peu partout. Quant aux métaux précieux, si l'or et l'argent gardent tout leur attrait et leur valeur, des stratagèmes sont employés : l'orfèvrerie de l'illusion brille avec le cuivre doré ou les vernis bruns pour le décor des phylactères ou des inscriptions de prestige. La couleur

Fig. 12
Le triomphe de saint Remacle de Stavelot à Liège en 1071, Lierneux, châsse de saint Simètre, vers 1250.

impressionne, des émaux aux vitraux. L'art des émailleurs mosans du troisième quart du XIIe siècle est de plus en plus cerné par la recherche scientifique à travers une production de grande qualité. Pierres et gemmes abondent, de même que le cristal de roche qui laisse entrevoir la relique. Les grands trésors vont en outre conserver des objets précieux ou curieux, telle cette aiguière fatimide (Louvre) qui pourrait être un cadeau de Thibaut, comte de Blois-Champagne, à Suger, lui-même l'ayant reçue de Roger II de Sicile[10].

Les cultes attestent d'autres liens. Ainsi à Montier-en-Der, (Champagne) abbaye réformée par Stavelot au IXe siècle, des saints mosans sont importés : office de saint Remacle, présence de reliques des saints Lambert et Remacle. Par ailleurs, outre la confraternité avec l'abbaye ardennaise, l'obituaire du Der mentionne l'abbé Erlebald de Stavelot (1158-1192), au moment même où est réalisée pour Montier une superbe orfèvrerie de caractère mosan. Coïncidence ? D'autres liens personnels existent entre pays mosan, nord de la France et Champagne ; ceux de l'abbaye de Florennes et de la maison de Rumigny-Florennes avec l'Église rémoise sont connus depuis le XIe siècle. On peut aussi citer le Liégeois Guillaume de Saint-Thierry (1075-1148), abbé de Signy, l'écolâtre de Tournai Gauthier de Mortagne qui fut évêque de Laon de 1155 à 1174, le Tournaisien Guerric (v. 1070-1080 – 1157), disciple de saint Bernard à Clairvaux, puis abbé d'Igny, réputé pour ses écrits… Les foires de Champagne, Troyes en particulier, sont fréquentées par des

001_208_Flandre.indd 32-33 25/02/13 10:13

Fig. 13
Plaque d'émaux mosans, vers 1170, Invention de la Sainte Croix par Héraclius. Nantes, musée Dobrée

Liégeois. Il faut citer le prototype mosan (v. 1175) de la châsse de saint Alban de l'abbaye bénédictine de Nesle-la-Reposte (Marne) et les émaux de type mosan aujourd'hui au trésor de Troyes (cat. 71), dont certains passent pour provenir des tombeaux des comtes de Champagne. Henri Ier (1127-1181) et Thibaut III (1179-1201) prirent une part active aux croisades, occasions supplémentaires de rencontres entre Champenois et Mosans. De 1200 à 1246 se succèdent à Liège trois princes-évêques d'origine française, proches du clergé rémois, dont l'un fut grand ami de Cîteaux. Les châsses mosanes de Huy et de Stavelot, pour ne retenir que deux exemples célèbres, révèlent dans leur plastique les modèles français, en particulier rémois pour celle de Notre-Dame de Huy, exécutée avant 1274, à la charnière entre traditions romanes et art gothique. Champagne et pays mosan forment vraiment une aire géographique qui partage nombre de traits spirituels et artistiques. Cher à l'historien namurois Félix Rousseau, l'axe sud-nord ou rhodanien-rhénan, de la Méditerranée à la Lotharingie, est conforté d'activités multiformes.

Pour illustrer le culte des reliques[11], l'abbaye Saint-Riquier (Centula) est un site exemplaire par son catalogue exceptionnel : depuis Charlemagne, il accompagne une liturgie de spectacle, servie par l'architecture et la décoration de l'église Saint-Sauveur qui rappelle la vie du Christ et dont les saints occupent tout le tour. L'abbé Angilbert (790-818) décrit les reliques de son monastère dans son *De ecclesia Centulensi libellus* : sainte Croix (fig. 13), reliques dominicales en grand nombre et en grande variété, mariales, apostoliques, reliques des martyrs, des confesseurs et des vierges, au total cent soixante-treize reliques. En 831, l'inventaire du trésor signale trente châsses d'or, d'argent et d'ivoire. Vers 1190, Hariulf réincorpore l'inventaire d'Angilbert dans sa chronique de l'abbaye.

« L'internationale bénédictine » joue à fond : Hautmont, Maroilles (cat. 64), Saint-Vaast d'Arras, Liessies, Auchy… Tant d'œuvres d'art sont à associer à ces noms ! Les confraternités et les réformes monastiques permettent de saisir

des moments forts. En allant chercher à Liège en 1143 une relique de saint Lambert pour Liessies, l'abbé Wederic la déposa dans un reliquaire primitif en argent. Les authentiques retranscrites par différentes sources mentionnent même la présence à Liessies d'un « calix eburneus album coloris qui cum S. Lamberto sepultus fuit », c'est-à-dire du calice sépulcral en ivoire du saint patron du diocèse de Liège, dont la mention semble unique[12]. Déjà, dans la seconde moitié du XIIe siècle, le sacramentaire de Liessies commémorait l'arrivée des reliques le 23 décembre.

L'abbaye cistercienne du Paraclet s'est vu doter d'une croix-reliquaire (cat. 114), liée aussi à la quatrième croisade : par les reliques, dont on a la chance de connaître les noms, elle fait le lien entre les cultes locaux et les cultes importés de Terre sainte ou de Constantinople.

L'épisode de l'imposture du faux Baudouin, auréolé des mystères de l'Orient, illustre bien toute la mentalité du temps. Un jongleur ermite, Bertrand de Rays ou de Reims, se fait passer pour le défunt comte de Flandre Baudouin IX, devenu premier empereur latin de Constantinople, au grand dam des deux filles du comte, Jeanne et Marguerite. À la Pentecôte 1225, lors d'une prestigieuse cérémonie à Valenciennes, l'imposteur arbore la couronne impériale puis récolte les faveurs de nombreuses villes du comté. « Si Dieu était venu sur terre, il n'aurait pas reçu meilleur accueil », écrit Philippe Mousket, chroniqueur contemporain[13]. Drapé dans la pourpre byzantine, le faux comte fait porter devant lui une croix, à la manière des empereurs, et son cercle d'amis s'agrandit : le duc de Brabant, le duc de Limbourg, voire le roi d'Angleterre, et Philippe le Noble, comte et marquis de Namur. Comment ne pas penser à la couronne miraculeusement sauvegardée au trésor de Namur ? L'œuvre fut réalisée pour abriter deux saintes épines de la couronne du Christ et en guise d'insigne cadeau d'Henri de Flandre à son frère le comte de Namur en 1206. L'imposture est finalement démasquée, mais cette histoire de prétendant brasse reliques, orfèvrerie, et relations humaines. Tout s'y retrouve, même les déviations religieuses puisque le faux comte prend un bain rituel à l'abbaye Saint-Jean de Valenciennes, qui en conservera l'eau comme vinage et les poils de sa moustache comme reliques. C'est quand une volonté de falsification survient que l'on peut mesurer toute la puissance d'un phénomène : le culte des reliques des saints.

1. Notre titre est inspiré de la liturgie de la fête des reliques « En marche, Saints de Dieu […] au lieu destiné préparé pour vous », dans Gauthier 1983, note 157, p. 201.
2. Baudri de Bourgueil 2005, p. 43.
3. George 2013, à paraître.
4. Littéralement : « Le peuple, en se réjouissant du changement des choses, hait les vieilles et désire de nouvelles. »
5. Demouy 2008, p. 109-116.
6. De Vriendt 2009, p. 89-104.
7. Du Cange 1665, p. 110.
8. Ghislain 2001, p. 41-55.
9. Taburet-Delahaye 2004-2005, p. 344-352.
10. Gaborit-Chopin 2010, p. 71-80.
11. Bozóky 2007.
12. Brasseur 1645, p. 93 ; sacramentaire de Liessies, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. lat. 9440, f° 82r.
13. Lecuppre 2005.

001_208_Flandre.indd 34-35 25/02/13 10:13